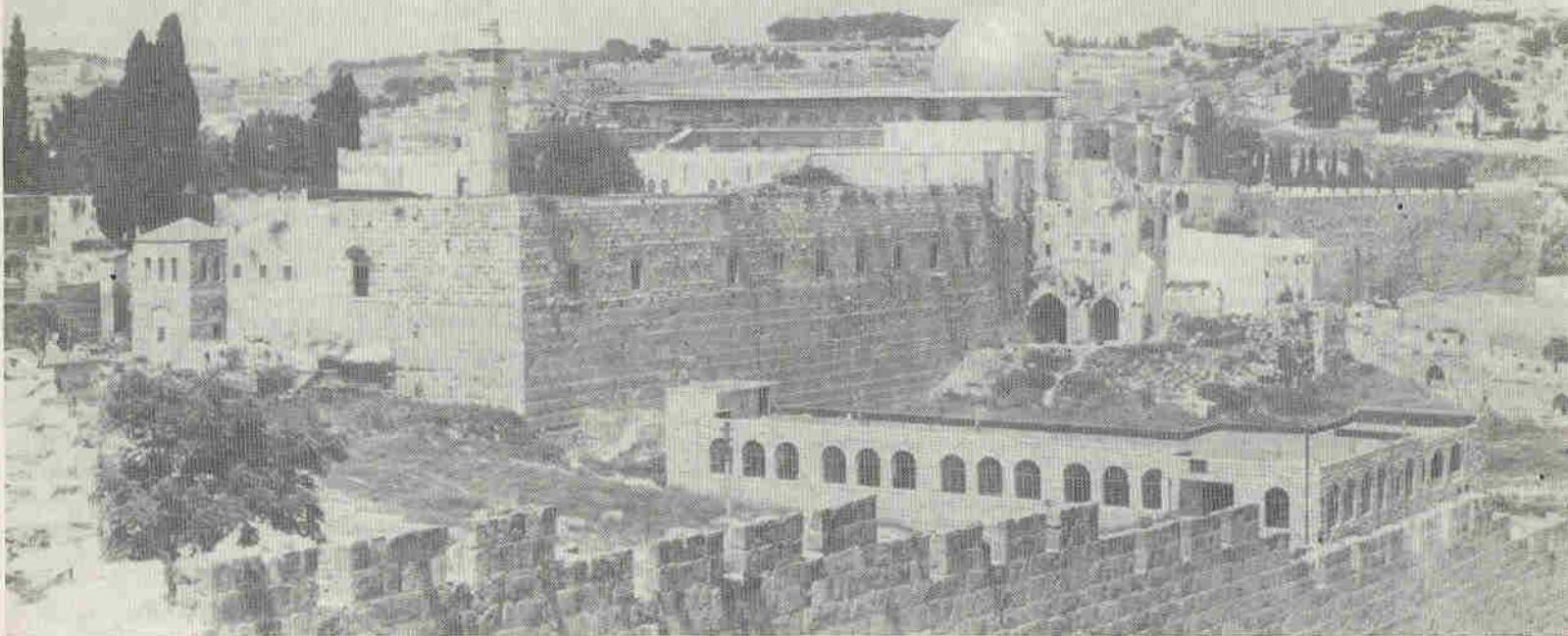


# BERNARD HENRI LEVY

## le testament de Dieu

entretien avec GUY SCARPETTA



Vue de Jérusalem

### au-delà de la mer rouge

Lévy, décidément, n'est pas un «vrai philosophe», — et c'est tant mieux. Car le «vrai philosophe», on commence à le pressentir, n'est rien d'autre que celui qui jusqu'au bout refuse de reconnaître que son discours est bordé de trois excès : l'inconscient, la littérature, et la religion. C'est-à-dire ce qui témoigne, contre la clôture du système, d'une effusion immaîtrisable échappant au temps.

Or Lévy, précisément, contre l'anti-freudisme dif-fus (jungien ou deleuzien) qui nous entoure, réaffirme que le sujet, loin d'être un atome noyé dans l'océan des archétypes et des mythes primordiaux, ou dans le flux d'un désir originaire, ne vaut que par son rapport à la Loi ; contre l'anti-que aveuglement du discours philosophique à la littérature (qui le révèle en tant qu'énonciation restreinte), c'est chez Sophocle et chez Racine, chez Chateaubriand et Soljénitsyne, et jusque chez Joyce et chez Sollers qu'il enregistre le relief le plus précis de sa quête ; contre l'athéisme moderne, enfin, et ces idéologies de la «Mort de Dieu» dont il montre le caractère inéluctablement barbare et meurtrier, c'est dans la Bible qu'il va chercher, au terme d'une lecture passionnée, le ressort le plus ferme d'une pensée neuve de la Résistance, fondement d'un combat solitaire et exigeant contre l'oppression.

Ce en quoi Le Testament de Dieu (Editions Grasset, collection «Figures») est plus qu'un simple et paradoxal «traité de morale» : mais quel-que chose comme un dépassement effectif de la sphère des «conceptions du monde».

La Barbarie à Visage Humain (qu'on a trop sou-vent réduit à un simple manifeste anti-marxiste) comportait en fait une autre exigence : celle d'ap-prendre à sortir de la triple idolâtrie de notre temps, celle de l'Histoire, du Pouvoir et du Temps. Sans doute pouvons-nous maintenant apercevoir que Lévy y opérait un véritable franchissement de la Mer Rouge : engloutissant au passage la cohorte des penseurs-militants, la légion des intel-lectuels de Pouvoir, les Pharaons du «sens de l'his-toire». Nous voici désormais de l'autre côté : là où la liberté pressentie doit se soutenir d'une Loi, faute de quoi la Barbarie peut toujours res-

surgir, le Meurtre proliférer, la violence chaotique gangrèner la vie.

Que dit Lévy ? Qu'il faut de l'Etat et du Droit, et que leur prétendu dépérissement n'est que la forme totalitaire d'une ramification du Pouvoir dans tous les pores de la société civile ; que la Plèbe n'est pas la figure absolue de la Rébellion, et qu'au contraire elle peut être le ressort des pires oppres-sions contre l'individu singulier ; que le «paga-nisme» (polythéisme hanté par la figure dévorante de la Déesse-Mère) qui fait retour ces temps-ci est en fait une régression, et le support d'un tota-litarisme toujours prêt à se manifester ; que la «Mort de Dieu» n'a guère été que le drapeau d'un acharnement barbare contre cet individu que le christianisme avait su faire surgir hors de la nuit et du brouillard des mythes.

Et encore : qu'il faut réhabiliter l'Un, le Nom, et la Loi, si tant est que «c'est la loi qui fait l'in-dividu» ; que la pensée juive, qui tient à la fois de l'Unité et de l'Exil (ou de la Dispersion), an-nonce ce «cosmopolitisme radical qu'il reste à réinventer contre toutes les illusions communau-taires» ; que la Résistance exige du retrait, du privé, toute une «éthique de la solitude» ; que le Mal est moins à rationaliser qu'à combattre, si toute «explication» peut toujours fonctionner comme une incitation à ne pas regarder l'Horreur en face ; que l'éthique prophétique, enfin, dont Lévy trouve la nervure chez Isaïe et Ezéchiel, dans le Livre de Job et dans les Nombres, impli-que d'abord de savoir se dégager des impératifs de l'Histoire et de la Stratégie : qu'elle nécessite aussi une Eternité, un «hors-temps», seul en mesure (qu'il «existe» ou pas) d'enraciner la Résistance.

Ce que je voudrais suggérer, c'est que toutes ces questions recourent de façon saisissante les dra-mes et les contradictions de l'art moderne. L'ido-lâtrie de l'Histoire, du Pouvoir, ou même de la Plèbe, c'est précisément ce qui a précipité les «avant-gardes» de ce temps, en leur insensée croyance au Réel, vers les impasses de l'art mili-tant — ce contre quoi s'insurgeait Bataille lorsqu'il

notait, à propos de Kafka, que «rien n'est souve-rain qu'à une condition : ne pas avoir l'efficacité du pouvoir, qui est action, primat de l'avenir sur le moment présent». La fascination païenne (poly-théiste), c'est bien ce qui hante initialement la pratique d'Artaud, de Rothko, de Pollock — et leur fulgurance ultérieure pourrait en fait se mesurer à la façon dont ils en ont franchi l'horizon borné ; c'est encore ce paganisme, chez Pound, comme la mythologie «plébéienne» chez Céline, qui les poussèrent à projeter dans la figure négati-ve du Juif (ou de l'«usurier») cette instance uniaire qui contre-investit leur fantastique geste d'explosion ou de puflement, avec les effets que l'on sait. L'éthique de la solitude, la référence bi-blique, c'est ce qui entraîna un Barnett Newman à inventer, dans ses Stations de la Croix, cet étrange battement de l'espace perceptif, tout à la fois divisé et hanté par une «unité» verticale jamais figée. La Loi biblique, enfin, c'est bien ce qui amena Joyce à cette fantastique traversée de la multiplication des langues balayées par le Nom, par quoi il put échapper au «cauchemar» de l'His-toire et au carcan du Temps, en les traitant comme depuis une éternité riieuse et exilée...

C'est dire qu'entre l'interrogation de Lévy et ce tourment de l'art moderne, comme écartelé entre le vertige du multiple (avec ses risques régressifs) et la nécessaire reconnaissance d'une Loi symbo-lique à affirmer comme limite nécessaire, il y a un surprenant écho : propre, sans doute, à jus-tifier une solidarité. Bataille, encore : «D'un petit nombre d'hommes dépend la ferme position d'une morale, mais cela implique aussi qu'ils se débent dans la solitude, qu'ils opposent au désir de saisir une affirmation, une ironie absolue. Contre ceux qui se croient une mission. A la fin, littérature et morale iden-tiques».

J'ajouterais simplement ceci : que le livre de Lévy est un des moins hantés par la Mère qui soit. Ce qui, par les temps qui courent, fait passer un sacré souffle d'air frais.

ment aux préjugés courants concernant la « nouvelle philosophie », tu te livres dans ton préface à un « éloge de l'Etat ». Cet éloge surprenant se situe-t-il en droite ligne de ce que tu avançais dans la *Barbarie* à visage humain ?

Tant pis pour les « préjugés courants ». Et tant mieux pour la vérité. Car j'en avais assez, effectivement, de toute cette nouvelle vulgate qui se développe depuis quelques temps autour du refus de l'Etat. Assez du nouveau crétinisme, au vague parfum libertaire, qui fait de l'anti-étatisme l'alpha et l'oméga de la pensée de révolte. Cela ne fera pas plaisir à tout le monde mais c'est ainsi : l'anti-étatisme et la statolâtrie sont les deux figures jumelles d'un même délire fasciste. Haïr et adorer l'Etat c'est exactement la même chose, les deux faces d'une même *idolâtrie*. Et j'ai voulu donner un coup d'arrêt à cette idolâtrie pendulaire, d'essence magique et conjuratoire, où se résume depuis un siècle l'histoire des intellectuels.

Il y avait dans *La Barbarie*, déjà, un chapitre qui s'intitulait « Au commencement était l'Etat ». De longs passages où je montrais que refuser l'Etat n'a guère plus de sens aujourd'hui que n'en avaient jadis les spéculations idéalistes sur l'existence du monde extérieur. Une critique permanente de la pensée anarchiste instituée où je voyais la forme exaspérée du leurre et du délire contemporain. Avec *Le Testament* je vais simplement au bout de cette intuition. En rappelant, aussi, quelques vérités d'Histoire soigneusement occultées par les temps qui courent...

Je montre, textes et faits à l'appui, que rien n'est plus étranger à l'idéologie nazie que l'idée d'« Etat totalitaire ». Contrairement à ce qu'on dit partout et toujours, l'expression n'apparaît jamais dans toute la période 1933/1945. Hitler et Rosenberg se fichaient éperdument de l'Etat. Ils ne cessent de dire, plutôt, que l'étatisme est une erreur, l'erreur même qui perdra les bolcheviks. Si c'est la SS par exemple et pas la Gestapo, *police d'Etat*, qui gère les camps de concentration, c'est parce que la SS est un *corps hors Etat*, en marge de l'Etat. Si Hitler passe son temps à parler de la Race, de la Plèbe, du Peuple ou de la Révolution, il n'a pas, non, tout simplement pas de *théorie* de l'Etat. Que veulent-ils alors ? Eh bien, tous les textes sont là pour le prouver : une société sans Etat, qui aurait dépassé l'Etat, où l'Etat aurait déperlé. Exactement comme les marxistes. Exactement comme les anarchistes. Exactement comme Lénine. Et c'est déjà un indice pour moi. Et pour tous ceux, j'espère, qui refusent de se laver les mains de toute la chair du siècle partie en cendres et en fumée.

### l'influence du romantisme sur le fascisme

Parmi les mythologies que ton livre bouscule, il y a celles, politiques, qui tournent autour de l'« autogestion », ou de la prétendue souveraineté absolue de la Plèbe.

Les leçons de l'histoire sont assez claires là aussi, pour ceux, du moins, qui acceptent de les entendre. Le slogan (l'œil des masses voit juste) est aussi un slogan nazi. « Les masses ont toujours raison », c'est la conviction d'Hitler et de ses séides. Tout le discours national-socialiste est bâti autour de la thèse — dont je montre qu'elle n'est pas de pure démagogie — que « la vérité vient des masses ». Et il n'est pas jusqu'à la formule « on a toujours raison de se révolter » qui n'ait été largement orchestrée pendant ces étranges années. Car telle est l'évidence qu'il faut bien se décider à admettre : l'idée de Plèbe, de Peuple, de Souveraineté populaire est bel et bien la plus formidable machine à tuer que le siècle ait inventée...



(ph. D. Issermann. Sygma)

D'ailleurs l'a-t-il inventée ? Non, bien sûr. Et au delà de l'Histoire, je me risque surtout à une généalogie de la notion. Ça passe par le romantisme dont on ne dira jamais assez l'influence qu'il a eue sur la formation du fascisme. Ça passe par Locke, Rousseau et tout le XVIII<sup>e</sup> siècle où le « Peuple » fonctionne comme principe de raréfaction de l'Individu, de ses valeurs et de sa résistance. Ça commence concrètement avec la révolution française et la naissance de l'Etat athée où cette machine-peuple se substitue lentement au sujet monothéiste et chrétien. Et la conclusion de mon enquête est celle-ci : pur miroir du Pouvoir naissant, corrélat absolu de ses machines et de ses délires, littérale *institution* que construit, comme en son vis-à-vis, le Prince moderne, la Plèbe est le signifiant majeur de l'âge contemporain.

Je m'arrête un moment à ce que tu dis du romantisme. Le rapprochement avec le nazisme n'est-il pas un peu rapide ?

Je ne le crois pas. Prends l'exemple de Wagner : Dispot a dit, ici même, des choses décisives (1) ; et Wagner lui-même, à sa manière, qui est probablement l'un des inventeurs du délire antisémite moderne. Quand à la tradition romantique elle-même, il suffit, une fois de plus, de lire les textes. Tout y est. Les thèmes de « germanité » chez les frères Schlegel. Le projet de « nouvelle religion » que Rosenberg héritera de l'Athénaum. L'idée d'une « nouvelle Grèce » dont on sait la fortune jusqu'à Maurras, Comte et quelques autres. La haine du juif comme tel, que les romantiques français ont soigneusement entretenue à une époque où l'Eglise catholique la mettait en sourdine. Oui, Hitler était romantique. Oui, le fascisme est toujours un romantisme. Oui, le romantisme est toujours au bord de verser dans le fascisme. Et puisqu'on nous parle actuellement de « néo-romantisme » je rappelle tout de même qu'on nous a déjà fait le coup une fois : à l'aube du national-socialisme, chez Spengler, Keyserling, Jünger et quelques autres...

« La contradiction principale où se noue et se joue l'époque », écris-tu, « est celle du paganisme et du monothéisme ». Sur quoi te fondes-tu pour affirmer cela ? Quel lien établis-tu entre l'actuel néo-paganisme et la barbarie totalitaire ?

Sur le fait d'abord qu'il n'y a pas un totalitarisme concret, en ce siècle, qui n'ait commencé par déclarer la guerre au monothéisme : Hitler encore, Staline et tous les systèmes socialistes où l'athéisme est érigé en religion d'Etat. Sur le fait ensuite que l'antisémitisme moderne, qui est un peu leur point commun à tous, n'est

plus d'essence chrétienne mais païenne : de Voltaire à Wagner et au-delà, on ne reproche plus seulement au juif d'être juif, mais de n'être pas grec, germain ou aryen. Sur ce paradoxe enfin — où je m'étends longuement — que seul le monothéisme est théoriquement capable de fonder un sujet libre : alors que les panthéons polythéistes sont toujours, nécessairement, pour des raisons que je ne peux développer ici, des systèmes de forclusion de la volonté propre et de la résistance. On dit toujours : le polythéisme, c'est la tolérance. Je montre, moi, le contraire : c'est l'intolérance, le racisme et le blanc-seing au meurtre.

Quand à la mode dont tu me parles, les lecteurs d'*art press international* en ont eu, récemment, un exemple éloquent. Où on voyait très clairement une revendication de « celtitude », une apologie du « paganisme », déboucher sur l'appel à l'« extermination du judaïsme ». (2) Il est vrai que l'auteur du document précisait prudemment : extermination « métaphysique » !

### une nouvelle idéologie antisémite

En quoi, selon toi, l'antisémitisme est-il plus qu'une question politique ou idéologique ?

Pas « plus ». Mais « autre chose ». Un délire. Une mystique. Une passion. Une religion. Cette religion peut, certes, s'habiller d'arguments rationnels et scientifiques. Elle peut se fonder, comme chez Voltaire, sur une lecture attentive des textes sacrés dont on montre comment ils sont recopiés d'Homère (*la Bible enfin expliquée*) ! Elle peut bien se justifier, comme chez Wagner, Chamberlain ou les nazis, d'un projet d'anthropologie générale. Elle peut bien, chez les « théoriciens » analphabètes de *Nouvelle Ecole* ou du *Figaro Magazine*, nous conter la fable d'une « culture indo-européenne », présentée comme alternative au judéo-christianisme. Derrière l'argument, il reste toujours la foi. Soules raisons, l'irrationnel et l'infondable. A peine maquillée par l'élégance du discours, la haine froide et sans mots. L'antisémitisme est une maladie de l'Âme.

Vois-tu, aujourd'hui, les signes avant-coureurs d'un regain ?

Difficile de répondre. Ce type de présages a toujours quelque chose d'un peu nauséabond. Ce qui est sûr, c'est que les signes inquiétants ne manquent pas. Que l'attentat de la rue Médicis marque d'ores et déjà une date pour toute la communauté juive française. Et qu'on ne peut assister sans effroi à toute cette étrange prolifération de discours où, soudain, le vieux tabou semble avoir retrouvé droit de cité. Affaire Fauconnier. Déclarations de Maurer. Réactions à *Holocauste*. Pour la première fois depuis trente ans, les choses se disent : et c'est un peu effrayant.

Le plus effrayant, cela dit, c'est que, comme dans les années 30, on voit se mettre en place sourdement et à bas bruit, les éléments d'une nouvelle idéologie antisémite qui, comme d'habitude, se présente avec tous les charmes de la respectabilité. Quoi de plus « respectable », en effet, que le refus de passer sous silence le massacre des arméniens ? Quoi de plus séduisant que le romantisme de pacotille qui revient, ces jours-ci, sur le devant de la scène ? Qu'y a-t-il à redire, apparemment, à l'apologie de la « poésie », du « mythe », de l'« anti-intellectualisme » ? Ne se présentent-ils pas comme des libertaires au grand cœur, ceux qui veulent en finir avec les « contraintes » (sic) de la morale judéo-chrétienne. Et les bretons, les palestiniens, toutes les minorités opprimées n'ont-elles pas le « droit », comme elles disent, d'affirmer leur différence ? Qui

sans doute. Mais c'est bel et bien, pourtant, autour de tout cela, au confluent de tous ces thèmes, au carrefour de ces éléments discursifs — et de quelques autres encore — que se dessine, imperceptiblement et en creux, la place d'un nouveau délire qui, comme d'habitude, apparaîtra une fois advenu, comme légitime, moral, banal : une « opinion » comme une autre ! C'est cela qui est terrible. Et à quoi il faut, dès à présent, être vigilant.

*Dans la passion que tu mets à fouiller le texte biblique pour y retrouver quelque chose comme une définition de l'individu (contre toutes les « illusions communautaires »), tu en viens à réhabiliter le « Un », et la Loi. N'y a-t-il pas là le risque de retour à une conception unitaire du sujet que la théorie freudienne, par exemple (qui ne pose de sujet que « clivé », voire multiple), aurait périmé ?*

Je ne le pense pas. Toute mon interprétation du texte biblique a précisément pour conclusion que le monothéisme, qui n'est pas un « théisme », n'est pas non plus un « monisme ». Je le montre, je crois, à propos de la notion d'Alliance, dont je mets en évidence l'infinie duplication, l'interminable répétition qui la fonde et qu'elle implique. Même chose sur la « Loi » où je retrouve le thème moderne d'une prolifération du sens, d'une ouverture au symbolique et à son efflorescence. Même chose, encore, dans ma critique de l'origine et des mythologies qui s'y attachent en masquant l'idée, essentielle à la métaphysique biblique, d'une création ratée, d'une genèse multipliée, d'un commencement indéfiniment recommencé. Quant au sujet, il est vrai que je le fonde en « Universalité ». Que je le dis impensable sans une instance de Droit et de généralité où s'abolit son « origine diverse ». Que, contre tous les leurreurs modernes qui tour-

nent autour de l'idée de « différence », j'insiste sur l'horizon d'« identité » où, seul, peuvent s'ancrer ces différences. Mais cette identité n'est pas le « Un » des philosophies classiques. Elle ne dit rien, paradoxalement, que la colossale béance qui, au flanc de chaque sujet, inscrit la marque du manque. Et je ne crois pas, sur ce point, être très loin de la leçon freudienne...

*Ton livre a aussi la dimension d'un traité de Morale (d'une éthique de la résistance). Sur quoi fondes-tu cette éthique, dès lors que tu la détaches expressément de toute tentative de donner au monde un sens ? Quels en sont les impératifs ?*

Je les énumère dans le chapitre intitulé « les sept commandements ». Et où je décline ce principe, à mes yeux fondamental, d'une Loi plus sainte que l'événement. Car contre quoi y a-t-il à résister ? Pas seulement l'Etat. Le « Maître », c'est abstrait. Le « Pouvoir » en général, ça ne veut rien dire. L'enjeu véritable, c'est ce que, depuis Hegel au moins, on appelle « Histoire ». Le vrai problème c'est cette « machine à sens » dont je montre comment elle opprime en mettant en ordre. Et toute l'équation à résoudre — que j'essaie au moins de résoudre — est celle-ci : comment, en demeurant en Histoire, rester libre contre l'Histoire ? D'où vient que, dans le Temps, on peut refuser le Temps ? La réponse c'est dans l'histoire du peuple juif que je l'ai trouvée. Dans cette Résistance millénaire, la plus longue dont la chronique de l'humanité se soit à ce jour illustrée, et dont je tente simplement d'exhumer les conditions de possibilité.

*Comment concilies-tu ta défense de l'individu comme être d'exil, au-delà de tous les liens communautaires et de tous les enracinements, avec la référence constante à ce qui fait lien, fondamentalement, pour une communauté précise : la communauté juive ?*

Précisément parce que rien n'est plus étranger au judaïsme que cette notion d'enracinement. Rien de plus contraire à son éthique que les

archaïsmes, les régressions, les fixations dont s'enchantent la modernité. Il y a là un grand malentendu que j'essaie de dissiper. Qu'est-ce qui fait « lien », comme tu dis, dans la communauté juive ? L'effort inlassable pour désacraliser, désenchanter le monde. Pour fonder, aussi, le lien social sur cette Alliance avec le « nom du père » que conte continuellement la Bible. Le judaïsme est la forme de spiritualité qui prend le plus, le mieux au sérieux, cette vieille idée que « Religion » désigne un « lien brisé ». Et c'est le fil de ce lien brisé que je m'efforce de suivre tout au long du Testament de Dieu.

*Ton livre comporte aussi nombre de références artistiques ou littéraires. Quelle place tient l'art dans ta réflexion ? Ou, plus précisément : quel rapport établis-tu entre l'éthique et l'esthétique ?*

Je disais déjà dans *La Barbarie* que l'Art me paraissait être une des figures majeures de la résistance pour notre temps. Cette fois-ci, je vais un peu plus loin. Et j'essaie de démontrer comment c'est chez quelques-uns des artistes contemporains qu'on trouve l'effort le plus conséquent pour penser cet Insensé, ce « Mal radical » comme disent les théologiens, dont seule la reconnaissance peut servir de base à une éthique concrète. Le *Paradis* de Sollers est tout à fait exemplaire à cet égard. L'écriture joycienne aussi, qui dit le lucide constat de l'acosmie du monde. Et, bien sûr, *L'Archipel du Goulag*, dont on ne dira jamais assez qu'il tire sa force de ce que, loin de fournir la énième explication des camps, il se « contente » d'en ressasser l'atroce et absurde évidence ■

(1) voir a.p.i. N° 25,

(2) voir l'article de Jean-Edern Hallier dans le N° 26 d'a.p.i. (n. d. l. r.)

Nous rappelons que, dans cet art press international, les auteurs publiés ont leurs opinions, qui ne sont pas nécessairement partagées par tous les animateurs de la revue. C'est le cas par exemple, en ce qui me concerne, pour ces textes de Bernard-Henri Lévy et Guy Scarpetta.

Louis Dalmas

## spectacles

### la compagnie du jour où l'on joue le lac des signes

Une partie rectangulaire des Entrepôts Lainé de Bordeaux, enfin

sa forme la plus dérisoire, le *Lac des Signes* est bourré d'idées et de gags. Les quatre complices qui assument la création collective du spectacle connaissent leur métier et le font très sérieusement sans pour cela se prendre au sérieux, ce qui est déjà plus rare. On parle souvent à

### le théâtre d'agit-prop tomes 3 et 4

Éditions La Cité. *L'âge d'homme*

Ces deux volumes font suite à ceux parus la saison dernière. Fruit d'un travail collectif de l'équipe Théâtre Moderne du C.N.R.S., ce volume analyse les conditions dans lesquelles a vécu, au prix souvent des pires difficultés financières et politiques en Europe (surtout en Allemagne mais aussi aux États-Unis pendant la période 1917-1932), le théâtre d'agit-prop. Les expériences sont aussi di-

### oskar schlemmer théâtre et abstraction

Dans cette même collection, Eric Michaud a réuni un choix de textes, essais, conférences et articles écrits entre 1922 et 1929 à propos de son travail théâtral. Abstraction signifiant pour lui « simplification, réduction à l'essentiel, à l'élémentaire, au primaire,